Stabilité et déformabilité en linguistique

Autor(en): **Culioli, Antoine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1986)**

Heft 4

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870840

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

STABILITÉ ET DÉFORMABILITÉ EN LINGUISTIQUE

L'article met l'accent sur deux propriétés fondamentales des phénomènes linguistiques: la complexité et l'hétérogénéité, et marque l'importance primordiale des opérations de repérage et d'ajustement. Sont alors introduits les concepts de stabilité et de déformabilité, dont on donne une présentation formelle; la déformabilité est reliée à la construction d'une forme schématique située dans un espace qui permet le jeu de forces de transformation. L'article s'achève par l'étude d'un problème: quelles sont les règles de bonne formation d'une suite / savoir / + si.

> On peut penser autre chose; on peut aussi se penser soi-même, ce qui fait échapper davantage à la dualité.
> Plotin, *Ennéades* (trad. E. Bréhier)

Comme les choses seraient claires si les opérations de référence se ramenaient à la désignation ostensive, que l'on touche ou que l'on pointe le référent. Plus de distance entre la représentation et la présentation, plus de risque d'erreur, puisqu'il n'y aurait plus de distance entre le représentant et le représenté. L'identification serait réalisée par une adéquation inéluctable et la communication consisterait à montrer et attirer l'attention. Il est vrai qu'il n'y aurait plus, dès lors, d'assertion, puisque pour asserter il faut être à même de s'engager, de se représenter les chemins possibles, de décider, de choisir. Il n'y aurait pas non plus d'assertion différée où l'on anticipe un événement à venir, d'assertion fictive comme dans les hypothétiques; il n'y aurait pas d'énoncé générique, puisque la généricité implique que l'on travaille sur des possibles, par-

delà l'actuel. Il n'y aurait plus de modalité, de temporalité. Bien plus, les interactions disparaîtraient dans leur complexité où s'entremêlent le trans-individuel, l'intersubjectif et l'interlocutoire.

Cette position extrême, personne ne la soutient et elle n'est avancée ici qu'à des fins régulatrices, pour marquer ce qui caractérise, de façon fondamentale, l'activité de langage, telle que nous la reconstruisons à partir des observations sur les langues. Je m'explique: pendant longtemps et de façon, au reste, inévitable, on a insisté sur les propriétés classificatoires des phénomènes linguistiques. D'où un travail fondé sur des étiquettes, des propriétés en tout ou rien, des identifications stables et prises dans des hiérarchies rigides, des contrôles à distance fonctionnant grâce à des signaux relayés sans perte à travers des espaces homogènes. Grâce à une solide division disciplinaire (phonétique; syntaxe; sémantique; pragmatique), on n'avait pas à aborder de front la question de la complexité des phénomènes. Le refus de se donner comme objectif la construction d'une théorie unifiée (qui soit autre chose qu'un discours spéculatif) a longtemps empêché de constituer en enjeu théorique la possibilité de développer des théories locales qui autoriseraient, en principe du moins, le passage au global. On a ainsi été conduit à ne pas ériger en problème l'articulation de phénomènes appartenant à des ordres hétérogènes et leur traitement grâce à un système de représentation et de calcul homogène ou, en tout cas, congruent. De même, le problème, massif, de l'équivalence paraphrastique et de l'homonymie pouvait être refoulé («la question ne sera pas posée») ou ramené à des désignations telles que *effets de sens, contamination, glissements*, qui décrivent des effets, mais ne permettent pas, le plus souvent, de dépasser la désignation descriptive.

Que ceci ne soit pas pris comme une condamnation — nous avons tous besoin d'une morale provisoire — mais comme le témoignage d'une insatisfaction que l'on aimerait faire partager et que l'on souhaiterait incitative. Dit autrement, cela signifie que l'observation même des phénomènes linguistiques nous contraint à prendre en compte la complexité des faits, leur diversité, leur foisonnement et leur hétérogénéité. Ce constat nous interdit de nous satisfaire d'une conception simplifiée de la communication où cette dernière porterait uniquement sur la transmission linéaire d'une information calibrée dans un milieu neutre et homogène. Il nous faut poser au cœur de l'activité de langage (qu'il s'agisse de représentation ou de régulation) l'ajustement, ce qui implique à la

fois la stabilité et la déformabilité d'objets pris dans des relations dynamiques, la construction de domaines, d'espaces et de champs où les sujets auront le jeu nécessaire à leur activité d'énonciateurs-locuteurs.

Il me paraît inutile d'insister sur le concept de stabilité. Sans stabilité, il n'y aurait pas d'ajustement régulier, pas de communication, quelle que soit la portée que l'on donne à ce terme, et l'interaction ne serait qu'une succession d'événements sans cohérence. Or, ceci est contredit par l'observation la plus rudimentaire. Mais la stabilité ne saurait être confondue avec la rigidité ou l'immuabilité. Les phénomènes linguistiques forment des systèmes dynamiques qui sont réguliers, mais avec une marge de variation due à des facteurs d'une grande diversité: on a affaire à des phénomènes qui sont à la fois stables et plastiques. Essayons de préciser ce qu'est le concept de déformabilité. Soit une configuration, située dans un espace spécifié (système de repérage paramétré; jeu de forces intersujets); nous appellerons transformation toute opération qui transforme une configuration en une autre. La déformation est une transformation qui modifie une configuration, de sorte que certaines propriétés restent invariantes sous transformation, tandis que d'autres vont varier.

Il devrait être évident qu'il s'agit ici de problèmes formels et que je ne fais pas référence au flou, à l'implicite, ou au je-ne-sais-quoi, bref à toute la fugacité, dont le propre est, à peine entr'aperçu, de nous échapper. Le concept de *déformabilité* requiert que nous travaillions sur des *formes*. Mais il s'agit ici de formes abstraites que nous construisons à partir d'une forme empirique (et de ses propriétés distributionnelles). J'appellerai une telle forme abstraite *forme schématique* (je suis forcé d'ajouter un qualificatif, afin d'éviter tout malentendu). Si l'on part du principe théorique, exposé ailleurs, qu'il existe trois niveaux de représentation (niveau I, langage [notions; opérations]; niveau II, langues [agencements de marqueurs]; niveau III, métalinguistique), on posera que les unités de niveau II sont des marqueurs d'opérations de niveau I (niveau auquel nous n'avons pas accès, autrement que par ces traces que sont les marqueurs). Le travail métalinguistique consistera à reconstruire les opérations et les chaînes d'opérations dont telle forme empirique est le marqueur. Nous appellerons, nous l'avons vu plus haut, forme schématique la représentation métalinguistique associée, par construction, à une forme empirique. Cette forme schématique nous fournit donc une configuration abstraite qui, selon les transformations qu'on

lui fait subir (translation; décrochage; plongement dans un domaine centré, dans un champ de forces intersujets, etc.), va modifier sa forme (marqueur), sa valeur, sa latitude de co-occurrence.

Pour qu'il y ait déformabilité, il faut donc que l'on ait affaire à une forme schématique (telle qu'il puisse y avoir à la fois modification et invariance), que l'on ait des facteurs de déformation et que l'on ait une marge de jeu, un espace d'ajustement muni de propriétés topologiques.

Considérons rapidement deux ou trois points révélateurs de cette complexité du déformable:

(1) système de repérage: ce système se caractérise par des localisations en cascade: une relation prédicative (elle-même issue d'un ensemble d'opérations de repérage) est localisée par rapport à un index d'événement, qui tire sa valeur de son repérage par rapport au moment de locution, lui-même repéré par rapport à un repère-origine (repère absolu). A partir du repère absolu, on pourra construire un repère translaté et un repère décroché (repère fictif). Le repère fictif peut devenir point de rebroussement. Rien n'empêche qu'une relation prédicative ne soit dans une relation composite de repérage par rapport à plus d'un repère (par exemple, par rapport à l'origine absolue, au translaté et au décroché), d'où des phénomènes complexes de préséance.

Si l'on se tourne maintenant vers le concept d'énonciateur, on notera que l'énonciateur est dans une relation d'altérité au co-énonciateur telle que l'on puisse avoir coalescence ou séparation. Au contraire, le locuteur et l'interlocuteur sont toujours séparés et l'on ne doit pas confondre le champ intersujets (où *sujet* renvoie à *énonciateur*) avec la mécanique interlocutoire.

(2) Les opérations de détermination révèlent des arrangements pondérés de l'opération de quantification (Qnt) et de l'opération de qualification (Qlt). On obtient ainsi Qnt (Qlt); (Qnt) Qlt; Qnt Qlt, où le terme non parenthésé est le terme dominant. On peut montrer que Qnt (Qlt) représente le marqueur *un*, (Qnt) Qlt le marqueur *le*, et Qnt Qlt le marqueur *ce*, d'où la possibilité de prévoir par un calcul les propriétés de ces déterminants.

Afin de mieux comprendre la complexité des phénomènes, je vais analyser un ensemble de données qui porte sur /savoir/ *si*, question bien connue et que j'ai moi-même abordée dans un autre article, où je me contentais, il est vrai, de quelques remarques rapides qui ne prétendaient pas fournir une solution générale.

On connaît les faits: à l'indicatif présent, la suite *je sais si* (où

j'emploie la 1re personne pour fixer les idées) est d'ordinaire donnée comme mal formée. Elle devient acceptable dans certaines conditions fortement contraintes dont, à première vue, on saisit mal la régularité. De plus, si l'on fait varier temps et mode, on obtient un tableau complexe des possibilités et impossibilités. Cet ensemble de données fait donc problème, dans la mesure où il paraît fluctuant, pour ne pas dire aléatoire.

Afin de produire une solution argumentée, reconstruisons les opérations dont la langue nous fournit la trace par le biais des marqueurs en cause:

(1) une analyse notionnelle du prédicat *savoir*, à l'indicatif présent (positif) *je sais* nous permet de tirer les conclusions suivantes: il s'agit d'un statif, qui marque la possession d'une connaissance concernant un certain état de choses. Posséder une connaissance, c'est être en mesure d'asserter que *telle* valeur, dans le domaine des valeurs modales assignables à une lexis, est adéquate à l'état de choses; en d'autres termes, et pour simplifier en écartant toute modulation sur les valeurs-frontière, c'est être en mesure d'asserter qu'il existe une valeur, et une seule, qui permet de valider une relation prédicative par rapport à un système de repérage (quelque chose est le cas, et ce quelque chose est identifiable à l'intérieur *ou* à l'extérieur du domaine que l'on construit à partir d'une lexis). Désignons par *p* l'intérieur et par *p'* le complémentaire (ramené à l'extérieur dans cette présentation simplifiée). Si j'asserte que *p*, j'asserte (je tiens à dire que je sais) qu'il existe un événement, et que *p* est l'événement en question. Si j'asserte que *p'*, j'asserte qu'il n'existe pas d'événement dont je puisse dire que *p* en est une description adéquate, ou bien j'asserte qu'il existe un événement que je caractériserai comme *autre-que-p*. Dans les deux cas, l'acte d'assertion implique la représentation de tout le domaine et la décision de choisir entre deux valeurs. *Je sais* est l'un des éléments constitutifs de l'enchaînement d'opérations qui produit l'assertion; il implique donc que l'asserteur, ou de façon spécifique celui qui dit *je sais* choisisse soit *p* soit *p'*. Pour des raisons de place, je ne discuterai pas ici de la construction en *que* dans sa relation à l'assertion, mais il est évident que l'on ne saurait se contenter de dire que c'est un subordonnant introduisant une complétive, ou encore un complémenteur. Une fois de plus, la démarche exige que l'on reconstruise les opérations dont *que* est le marqueur.

(2) De son côté, *si* marque la construction du domaine des valeurs possibles, c'est-à-dire (p, p'). Dans le cas d'une assertion

fictive (hypothétique), *si* marque que dans (p, p') on distingue *une* valeur, *p* pour fixer les idées, sans que *p'* soit écarté. Dans le cas de l'interrogation indirecte, *si* marque, comme dans l'interrogation, le parcours sur tout le domaine, sans que l'on puisse ou veuille s'arrêter à une valeur distinguée. On a donc: *si* (p, p').

On constate que *je sais* marque que l'on distingue une et une seule valeur, tandis que *si* marque que l'on parcourt toutes les valeurs (la structure en came entraîne un ordre sur le parcours, *p* d'abord, *p'* ensuite: *je me demande si oui ou non*). On a donc incompatibilité entre les deux opérations, c'est-à-dire, d'un point de vue distributionnel, entre les deux marqueurs.

Allons plus loin dans l'analyse: on peut représenter la décision assertive comme une bifurcation, dont la pointe correspond au domaine (p, p'). Chaque chemin issu de la pointe aboutit à une valeur et une seule soit *p*, soit *p'*. *Je sais que* marque que l'on est sur une branche (et nécessairement sur une seule branche); *je me demande si* marque que l'on est à la pointe de la bifurcation. La mauvaise formation de *je sais si* réside donc dans la contradiction qui existe entre être sur une branche et être à la pointe. On voit sur-le-champ à quelle condition *savoir si* est acceptable: il suffit que l'on ait une forme de /savoir/ qui implique que l'on ne soit pas sur l'une des branches, donc que l'on soit à la pointe de la bifurcation ou dans une position décrochée par rapport à la bifurcation. Considérons les cas les uns après les autres:

(a) négation: *je ne sais pas si*. Cela signifie que je ne suis pas en mesure de choisir entre *p* et *p'*; je ne suis donc pas sur l'une des branches. Il n'y a pas contradiction entre *je ne sais pas* et *si*. (Un raisonnement analogue permet de rendre compte de *je cherche à savoir si*).

(b) interrogation: *sais-tu si*. Nous sommes ramenés au cas précédent, puisque poser la question, c'est marquer que l'on n'est pas en mesure de décider, par soi-même, si autrui est en mesure de (...)

(c) formes en -r- (futur; conditionnel; infinitif). *Je saurai bien si*: le futur marque que l'on vise l'entrée dans le domaine. Or, envisager de passer à l'intérieur (entrer) implique que l'on soit dehors. Même raisonnement pour *si je le rencontrais, je saurais aisément si*. Quant à l'infinitif, forme non finie comme son nom l'indique, il marque la désignation lexicale, le rejet dans la reprise interlocutoire ou une visée (souhait; injonction) — ceci peut être prédit à partir de considérations théoriques que je n'aborderai pas ici. La visée implique un objectif à atteindre et un hiatus (une dis-

tance à combler). Une fois de plus, on voit que, pour éventuellement savoir plus tard, il faut, pour le moment, ne pas encore savoir.

(d) interlocution polémique: A dit «Laisse tomber. Tu ne pourras pas le faire»; B répond «je sais si j'en suis capable, quand même!». De même: B «Bien sûr que je sais si Paul a l'intention de venir!». Dans les deux cas, un premier locuteur met en doute, ou nie, le savoir de B ou encore se substitue à B (le savoir de B est disjoint, «décollé» de la possibilité même de décider *si p ou p'*); B rétorque en rétablissant la relation entre son savoir et la bifurcation (il ne dit rien sur la venue ou non-venue de Paul, mais il déclare qu'il est en mesure de trancher; il pourrait même ajouter «mais je ne te le dirai pas». Dans le premier exemple, cette valeur implicite n'existe pas, à cause du marqueur adversatif *quand même*, mais on a une valeur qui se glose comme suit «je suis en mesure de décider par moi-même; tu n'as pas à vouloir décider à ma place». On voit que le second locuteur raboute (recolle) *je sais* et *si*. Mais il ne peut les recoller que parce qu'ils étaient séparés.

De façon plus générale, dès qu'il y a étagement modal qui introduit une distance subjective, on rend la configuration */savoir/ + si* bien formée: *Il est clair qu'il sait si Paul a l'intention de venir*. Il en va de même lorsqu'on introduit, par modulation, un contraste interpersonnel: *Moi, je sais si Paul [...]* (autrui ne pas savoir / moi savoir).

(e) rupture temporelle: *je savais (j'ai su) dans le temps s'il y avait un chemin*. On oppose un état antérieur à l'état actuel. Cela suffit à être hors-branches (je savais, je ne sais plus).

(f) seuil: *(dès que) je le regarde (et) je sais s'il est content* (où *dès que* et *et* ne peuvent pas être co-occurrents). Ceci peut se gloser: «Il suffit que je le regarde pour que je sache s'il est content.» On a construit un seuil qui divise l'espace entre une zone antérieure où rien ne se passe (extérieur strict) et un seuil qui déclenche un événement (ici, le fait de désormais savoir s'il est content ou non). En d'autres termes, tant que je ne le regarde pas, je ne peux rien dire; que je le regarde et je sais. Nous sommes ramenés à un cas déjà considéré, sous une autre forme, en (c): il s'agit d'entrer dans le domaine.

Arrivé à ce point, on comprendra qu'il ne soit pas utile de continuer à dresser un inventaire détaillé des phénomènes pris un à un. L'idée même d'exhaustivité est ici illusoire. Ce qui importe c'est la configuration et sa plasticité, quand on la soumet au travail énonciatif (qu'il soit d'ordre modal, temporel, aspectuel,

interlocutoire, etc.). Ajoutons que l'intérêt de la démarche réside dans la possibilité qu'elle offre de procéder par généralisation: à condition de construire, pour charque marqueur, une forme schématique, on peut étendre l'analyse aux autres prédicats, *se demander, chercher à savoir*, certes, mais aussi *dire (dis-moi si* [...]*)* ou à d'autres schémas (par exemple, dans l'exclamative *Si je suis content!* qui fait pendant à la reprise: *Est-ce que tu es content? — Si je suis content!*, ou encore dans les schémas avec *si* qualitatif/intensif: *Tu penses (parles, etc.) si j'étais content*, ou *Tu sais si (comme, à quel point) j'aime la montagne, Dieu sait si* [...], dont on peut montrer comment ils se relient aux emplois décrits plus haut de *si* interrogatif). On peut alors théoriser la relation qui existe entre ces divers *si*, interrogatif, qualitatif/intensif, hypothétique. Par une progression buissonnante, on arrive ainsi à dépasser le stade local.

A l'adresse de ceux qui trouveraient ces efforts malaisés et tortueux, je me permettrai de citer B. Russell:

> Obviousness is always the enemy of correctness. Hence we invent some new and difficult symbolism, in which nothing seems obvious. Then we set up certain rules for operating on these symbols, and the whole thing becomes mechanical.[1]

Antoine CULIOLI
DRL Université Paris 7.

[1] *Mathematics and the Metaphysicians*, cité par Frank Harary, Robert Z. Norman et Dorwin Cartwright, *Structural Models*, John Wiley, 1965.